

Jean Marcel

Fractions 7

Carnets



/ Tout le malheur de l'homme
lui vient de ce qu'il cherche
le bonheur, alors que ce qui
qui convient serait plutôt la
félicité, fille de la lucidité.

/ C'est en supprimant le "je"
que l'on devient le plus
personnel.

Fractions 7

DU MÊME AUTEUR

Rina Lasnier, Montréal, Fides, 1965.

Jacques Ferron malgré lui, Montréal, du Jour, 1970; 2^e édition augmentée, Montréal, Parti pris, 1978.

Le Joul de Troie, Montréal, du Jour, 1973 [prix France-Québec]; 2^e édition augmentée, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.

La Chanson de Roland, Montréal, VLB éditeur, 1979; Montréal, Lanctôt éditeur, 1996.

Le Chant de Gilgamesh, Montréal, VLB éditeur, 1979; Montréal, Lanctôt éditeur, 1998.

Le Québec parseme textes littéraires 1534-1976 (en collaboration avec Michel Lebel), Montréal et Paris, France-Québec et Nathan, 1979.

Poèmes de la mort: de Turolde à Villon, Paris, Seuil, coll. « 10/18 », 1979.

Tristan et Iseult, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.

Triptyque des temps perdus:

1. *Hypatie ou la fin des dieux*, Montréal, Leméac, 1989 [prix du roman de l'Académie des lettres du Québec (Molson)].

2. *Jérôme ou de la traduction*, Montréal, Leméac, 1990.

3. *Sidoine ou la dernière fête*, Montréal, Leméac, 1993.

L'Anneau du Nibelung de Wagner (traduction et introduction), Montréal, VLB éditeur, 1990.

Pensées, passions et proses, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992.

Des nouvelles de Nouvelle-France, Montréal, Leméac, 1994.

Fractions 1, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1996.

Fractions 2, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1999 [prix Victor-Barbeau].

Sous le signe du singe, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 2001.

Lettres du Siam, Montréal, l'Hexagone, 2002.

(Suite à la fin du présent ouvrage)

JEAN MARCEL

Fractions 7

DE COURBERON

**Les données de catalogage avant publication sont
disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du
Québec et Bibliothèque et Archives Canada.**

Les Éditions De Courberon
info@decourberon.com

www.decourberon.com

Illustration de couverture :
Harmonie de Lucie Fontaine.

ISBN 978-2-922930-75-7 (PDF)
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2018
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2018

© 2018
Éditions De Courberon et
Jean Marcel
47/17 Pradipat soi 23
10 400 Bangkok (Thaïlande)
dom. +662 618 3678 portable +668 1558 7769

Tous droits réservés pour tous pays.

*À Céline,
pour ce souffle d'antan
à la fin retrouvé.*

/ Cette fraction liminaire est habituellement réservée à informer le lecteur sur la composition du livre par l'auteur, la façon de s'en servir à la lecture, ou à signaler quelque « nouveauté » de disposition surgissant d'un recueil à l'autre. Elle servira ici à expliquer un petit changement survenu dans la typographie des fractions. On se souviendra que dans les volumes précédents un gros point marquait l'entrée de chacune des fractions. Or, comment n'y a-t-on pensé avant ? La barre des fractions convenait tout aussi bien. L'éditeur l'ayant adoptée, je me sens plus près de ce que représente chaque « fraction ».

/ La lucidité ne cherche pas à jeter sur les choses des lueurs toujours quelque peu ombrageuses du fait même de cette lucidité, mais à provoquer des éclairs qui les autorisent à se définir elles-mêmes.

/ On repère tout de suite chez quelqu'un si son être est tourné vers l'essentiel – à une certaine fluidité du regard, à une certaine tension de toute sa personne. Il se peut que dans l'instant même, cet être n'ait pas encore trouvé son assise, mais son regard, sa tension anticipent déjà sur ce qui sera nécessairement plus tard.

/ On sait combien Gide prisait la correspondance de Flaubert, au point qu'il en avait fait, écrivait-il dans son *Journal*, son « os de sèche » pour aiguïser sa propre plume. Or, Proust, qui ne connaissait sans doute pas à l'époque l'engouement inconditionnel de Gide, écrivait, dans la *Nouvelle Revue française* (1920), un article sur le style de Flaubert, où il avouait : « Ce qui étonne chez un tel maître, c'est la médiocrité de sa correspondance. » Voilà l'affront de 1916 (le refus par Gide du manuscrit de *la Recherche*) bien vengé.

/ *L'oreille fourchue* : Sirivan me demande de vérifier en librairie si l'on peut trouver le roman de Michel Tournier, *l'Aire du muguet*... ; je demande au libraire s'il a *l'Heure*

du musée. Gaétan veut savoir si j'ai déjà visité l'Égypte, je crois qu'il veut savoir si j'ai déjà étudié la musique. Le même me parle de jus de pomme, que j'interprète comme un spam... James m'entretient des célèbres « Enquêtes Jobidon » : je me demande ce que vient faire une tête du Bouddha... Marc-André me parle du très beau livre de Jean La-rose, *L'amour du pauvre*, j'entends *la morue chauve*...

/ On lit pour son plaisir, certes, mais ce plaisir est toujours d'apprendre non ce que l'on ne sait pas encore, mais d'apprendre quelque chose de nouveau sur le fonctionnement de la langue. Ce nouveau est toujours de style. Voilà pourquoi seuls les auteurs à style me retiennent – et le style c'est beaucoup de choses – pas seulement les mots, les formes et les formules, mais surtout la façon dont chaque unité de ce qui est écrit engendre la suivante ou se répercute dix lignes ou dix pages plus loin. Engendre autrement dit l'imaginaire lui-même. La langue est ainsi l'imaginaire par excellence.

/ Des milliards de morts n'auront laissé aucun nom dans la mémoire des hommes.

/ Nous sommes toujours à nous faire des petites prophéties sur ce que sera le temps de demain, la date des prochaines élections ou le site du troisième conflit mondial. Et pourtant le Bouddha n'avait-il pas prévu que l'avenir serait toujours différent de ce que nous pouvons imaginer ? Il suffit de vous convaincre que vous ne gagnerez pas à la loto samedi pour remporter le gros lot.

/ Gide fut assurément, comme pour beaucoup d'autres gringalets de mon temps, l'une des idoles de mon adolescence, moins cependant pour la morale de ses *Nourritures terrestres* que pour la fermeté de son style, surtout de ses essais critiques (*Prétextes*, *Nouveaux prétextes*, *Lettres à Angèle*, etc.), ses monographies sur Dostoïevski, Montaigne, Wilde, Charles-Louis Philippe, et de ses récits autobiographiques (*Si le grain ne meurt*, *Et nunc manet in te*), ses chroniques judiciaires. J'en ai su des pages par cœur. C'est tout dire qu'il fut même le sujet de mon premier texte « littéraire » : « André Gide et la musique », que je fis sur commande pour lecture à Radio-Canada. Puis, comme rien ne dure, mon engouement en est passé au début de la tren-

taine... pour m'enticher d'autres auteurs. De toute ma carrière d'enseignant, je crois ne lui avoir consacré qu'un seul cours : sur sa « littérature engagée » – comme c'était la mode en ce temps-là. Puis, plus rien jusqu'à tout récemment alors que j'ai rouvert par hasard plus que par curiosité son *Journal* qui avait fait les délices de mes lectures de vingt ans. Il m'en est tombé des mains. Un je ne sais quoi d'empoussiéré, de statique, de scolaire. Sachant bien d'autre part qu'il n'en est rien. J'y reviendrai.

/ La plus infâme chipie de l'histoire humaine est sans conteste celle que Mao Zedong s'était donnée pour femme, qu'il refusa toujours de répudier (cependant interdite de figuration politique pendant trente ans), se réservant le privilège de l'utiliser comme bourreau tutélaire de sa « révolution culturelle ». Sanguinaire, sottie et vipère, elle ne fut tout juste bonne qu'à se pavaner devant les siècles avec son hochet dérisoire comme sceptre : le ridicule. Elle avait commencé, soudainement soulevée de pouvoir, par faire éliminer tous ses anciens amants (ce qui représentait déjà une bonne partie de la Chine),

puis ses rivales en toutes matières (ce qui en constituait une autre). À côté d'elle, les impératrices-vampires de l'histoire de Chine, Lü Zhi, Wu Zetian et Ts'eu-hi, figurent comme d'innocents parangons de délicatesses.

/ Les amoureux ne se regardent plus dans les yeux, les mères ne chouchoutent guère leur progéniture, les amis ne se font plus la gueule entre eux, les goinfres ne bavent plus sur leurs délices, même les vieux couples ne se chicanent plus parce qu'ils ne se parlent plus : ils picorent sur leur iPhone. Einstein avait prédit que lorsque la technologie aurait vaincu la dernière résistance des esprits, nous assisterions à une génération d'idiots. Nous y sommes, en plein. Le phénomène va même plus loin que la crétinisation des masses par les médias, qui n'avait été qu'une douce phase préparatoire.

/ La Révolution française : il y avait là une bonne cause, aussitôt desservie par des chena-panans... elle devint le modèle de toutes les rébellions et révolutions qui survinrent par la suite – y compris l'archétype de toute *chena-panerie*.

/ Combien de fois, Seigneur, devons-nous pardonner à notre frère ?

– Jusqu'à septante fois sept fois.

– Et après, Seigneur ?

– Tuez-le.

/ ... X est l'être avec lequel je parviens le mieux à me mettre à la place de l'autre, de tous les autres... et par conséquent de moi-même... À travers lui, j'ai compassion de toute l'humanité. Il est comme mon ADN spirituel.

/ Tout le malheur de l'homme lui vient de ce qu'il cherche le bonheur, alors que ce qui lui convient serait plutôt la félicité, fille de la lucidité.

/ Il semble bien que l'univers ait un sens, du moins une orientation, voire un but, mais il ne convient pas à l'homme de le deviner.

/ On ne risque pas trop de se retrouver en librairie devant ce roman époustouflant qui ne vaut d'être lu que d'une traite – d'un souffle, dont le texte semble lui-même issu. Il est d'un Cri du Manitoba (Tomson

Highway). Je n'en aurais rien su si l'ami Pierre Jutras ne me l'avait particulièrement signalé. Autrement nul risque, dis-je, d'abord parce qu'il a été publié dans une petite maison d'édition de Sudbury (Prise de parole), génialement traduit de l'anglais par le poète franco-ontarien Robert Dickson, trop tôt disparu en 2007 ; ensuite parce que ce roman ne ressemble à rien de ce que l'on attend d'un roman et par conséquent déconcerte. Déconcerte, car ce récit romanesque est plutôt un poème. Il y a du James Joyce dans sa trame – d'où de subtiles allusions à Ulysse, à *l'Odyssée* et à Joyce lui-même. La plus grande partie du récit est en flux de conscience. Je ne dirai rien de l'histoire parce qu'elle est trop belle pour qu'on puisse la raconter autrement que ne l'a fait l'auteur. Sa puissance est dans l'art de surprendre pour ne pas dire de stupéfier, et le lecteur est en effet confondu à tout moment de chaque page – cela en devient presque insoutenable... Mais le génie de cette œuvre réside tout entier dans la tendresse sans mesure que le narrateur (l'auteur) porte à tous ses personnages, même ceux qui nous paraîtraient douteux ou antipathiques. Nulle violence marquée dans ce monde de

chasse, de lutte et de combat. Cette affection contamine tout : la lumière splendide qui se dégage de chaque scène, le rythme souple et presque vocal de la narration, l'instance fortement lyrique du style, les images insoutenables de vérité, la merveilleuse et sulfureuse (à la fois) fantaisie des mythes amérindiens, sans compter la chronologie éclatée du récit, déchiquetée et tourbillonnante comme une tempête de neige dans les mondes subarctiques. Voici au hasard, deux échantillons pour donner une idée de cette puissance : (la scène est dans un centre commercial de Winnipeg) « Alors que, telles les sirènes de *l'Odyssée* sur des récifs traîtres, cent violons entonnaient agressivement *Ave Maria*, des chaussettes commencèrent à saluer Gabriel, des chaussettes aux couleurs, au tissage et aux textures qui faisaient vibrer ses cordes sensibles. » Et cet autre : (la mort du père du personnage principal) « Aveuglé par l'obscurité, Abraham Okimasis était étendu, enfermé à double tour dans son cercueil. Même s'il trouvait la doublure de satin étrangement réconfortante, il ne pouvait rien bouger ni ses poignets, ni son cou, ni ses orteils. Et tout ce qu'il entendait, c'était le vent, tel un chant de

femme, la plus belle chanson qu'il ait jamais entendue, qui le taquinait, le narguait, qui le mettait au défi de quitter ce lieu et de partir à sa recherche. » Imagine-t-on plus de féerie enserrée dans une prose si stricte ? S'étonner, au total, que ce roman puisse être l'œuvre d'un Cri venu du monde boréal, c'est ne pas avoir compris.

/ Dans le vers racinien, il n'y a jamais de heurt entre les sons, entre les mots, entre les propositions, qui ferait penser qu'il aurait pu être autrement : il vit d'une existence irréfutable et droite.

/ Le premier principe du bouddhisme est habituellement mal compris. Quand on évoque « l'impermanence des choses » on croit devoir chanter avec Léo Ferré : « avec le temps, va, tout s'en va... » – le regret que rien ne dure... En réalité pour avoir accès à ce que veut dire ce point capital de la doctrine il faudrait dire : « tout se transforme... », car voilà bien en effet l'intention de cette vérité : nous informer que la seule et unique loi de l'univers est non seulement la transformation de toute chose (de l'atome à la galaxie), mais

sa transformation à tout moment de la durée de cet univers. Voilà qui est bien différent et ne lorgne plus guère du côté de la nostalgie. Tout est question de temps : la pierre de granit se transforme plus lentement que la pulpe d'une pomme. Le temps c'est de la transformation en marche continuelle.

/ Conscience, inconscient, lucidité sont les facettes, diverses en intensité, de l'esprit – lui-même à la croisée nodale des cinq sens qui tirent leur « savoir » du contact avec la réalité de l'univers.

/ Le don est dépouillement de soi avant d'être cadeau à l'autre.

/ C'est son état, à la fois, d'équilibre et de tension qui donne à la langue classique sa perméabilité à l'âme humaine – d'où toute la littérature qui en sort, de la tragédie à l'épigramme, est toute tournée vers l'observation des comportements humains, appelés « mœurs » et qui donnent le substantif de « moraliste ». Rien à voir avec la morale, qui est prescriptive. Le moraliste observe, mais ne dicte pas.

On lit les fractions de Jean Marcel à la grandeur de la francophonie. La raison en est fort simple : les réflexions qui composent cette œuvre, parfois lapidaires, souvent substantielles, emportent le lecteur dans un périple aux escales variées et plus passionnantes les unes que les autres.

Ce septième tome est constitué de ce qui fascine l'auteur depuis longtemps : l'histoire, la littérature, le Moyen Âge, la Thaïlande, l'état du monde, l'humain, la vie. La plume est si bien maîtrisée qu'on ne peut, en terminant ces carnets, que se sentir plus intelligent.



Jean Marcel est médiéviste, essayiste et romancier.

Après une prolifique carrière universitaire au Québec comme enseignant et chercheur, il a fait de la Thaïlande son pays d'adoption, où il continue aujourd'hui sa réflexion et son œuvre pour laquelle il a reçu plusieurs prix littéraires.

Image en couverture :
Harmonie,
Lucie Fontaine

ISBN 978-2-922930-75-7

